

FABRICE GUÉNIER

Les saintes

roman

nrf

GALLIMARD

LES SAINTES

FABRICE GUÉNIER

LES SAINTES

roman

nrf

GALLIMARD

I. BAPTÊME 1995

« *Elles me touchent* » serait la
réponse à la question : pourquoi ?
« *Suis-toi* », la seule manière d'agir.

Tu fuis.

Des rats dans le ventre.

Sous tes ongles, un mélange de raclures de cervelle et de sang séché.

Tu fuis.

Quatre grammes de gomme à la nicotine dans les dents. Une façon compulsive de mâcher les secondes. Les aiguilles attaquent 17 h. Pas de clim.

Elle t'a quitté. Elle a pris ce qu'elle voulait. Tu as gardé la peur, toujours, de ne pas bien faire. Elle t'a dévoré.

Elle a emporté tes yeux bleus, son cul, quelques cartons. Elle t'a laissé à ce comptoir, Terminal 2, niveau -1, dans ce hall, qui sent le désinfectant.

Te tirer d'ici.

Tu n'es plus rien qu'un peu. Comment dire? Oui, c'est ça, un peu encombrant. Elle te l'a écrit. Elle t'a brisé les os.

Elle est partie dans le lit de ton frère.

Ça va aller?

Tu souris, défiguré.

Ton nouveau sourire d'aveugle.

Boarding pass, tu traces. Sueur, tant de sueur. Tu n'y crois pas. Pas encore. Tu essayes d'endiguer un effroyable apitoiement sur toi-même.

Tu pars.

Au fond, dernière rangée, hublot, le cœur rapide. Le ciel se déploie, rose et poudreux. Tu pars. Des souvenirs remontent dans le noir. Tu penses que ça ne passera jamais.

Bien sûr, ça passera.

En emportant un tas de choses à l'intérieur.

Tout est éteint, tout est silencieux. Tu arrives dans quatorze heures.

Elle t'a quitté. Tu as décollé.

Résumé des épisodes précédents : tu voles.

Je sais.

J'y étais.

Attends, je t'arrête : le trou dans le ventre, Roissy, l'attente nerveuse. J'ai tout vu.

J'y étais. C'est moi.

Je pars.

J'ai dit tu, mais disons je.

C'est moi dans l'avion, c'est moi. Hélas.

Stop quelque part

Je ne sais plus si j'étais descendu. Un long transit encore, ailleurs, trois ou quatre heures traînées avec mon sac dans les free taxes. J'avais fini par dormir sur une banquette, mal, de peur de rater la connexion.

Arrivée. L'aéroport. Un taxi, dix dollars. Trois étoiles, en face du Jardin botanique.

Le soir, j'étais sorti, pas trop décalé.

L'air tiède et les kilomètres diluaient l'acide sous mes paupières. On me parlait, partout.

Quelques tabourets en plastique à un carrefour, trois tables sous des parasols poussiéreux, galettes de riz, du porc caramélisé. Des couverts tordus.

L'envie perçait d'imperceptibles trous.

J'ouvrais les yeux sur le kaléidoscope autour de moi. Avec la distance, je retrouvais un début de capacité à percevoir le monde en relief.

La ronde des scooters, les jambes des filles en amazone, découpées dans les phares, le vrac de câbles sur les pylônes, comme une pluie de poulpes noirs empalés là. Dans les flaques de lumière qui étoilaient les trottoirs, des familles accroupies devant de petites télés nasillardes s'endormaient sur des nattes ; les enfants allongés, coudes au sol, le menton dans les mains. Je regardais le carrefour tourner.

S'organiser, un instant, autour de cette fille qui levait le bras pour stopper un cyclo.

Une odeur de terre moite et d'essence. Des fumées montaient comme des mâts dans le soir.

En rentrant, le ciel était tombé sur moi en pluie tiède. Le vent secouait les arbres, me giflait.

L'averse avait très vite été partout, faisant éclore un semis bruissant de ponchos translucides, bleus ou roses dans les rues argentées.

Sous les grappes de nuages qui roulaient dans la nuit, des enfants sombres couraient pieds nus, bras au ciel. Tout semblait fondre.

L'eau douce ruisselait sur les visages, diluait les façades.
Amenant l'amnésie.

Dans la journée, l'air n'était qu'une grande surface blanche et brûlante.

J'avais passé l'après-midi à la piscine de l'ancien CSS — *Cercle Sportif Saïgonnais*. Parlé avec un ex-marine perdu dans ses souvenirs.

On regardait les filles jouer, crier, s'éclabousser. Ça avait duré des heures.

Au retour, j'avais traversé un parc, les arbres semaient des fleurs en hélices, qui tombaient sur une petite classe d'écolières dans leur uniforme de poupée — *Where do you come from?* perçants — se poussant du coude — *Welcome Sir!* — pouffant derrière leurs mains.

Le soir, un taxi m'avait parlé des filles.

On avait roulé.

Je ne reconnaissais rien. D'autres quartiers. La nuit filait comme une lanterne magique, déroulant un ruban lumineux de carrefours aveuglants et d'avenues avalées.

On s'éloignait du centre.

Alternance d'ombre, de clarté, la hauteur des maisons baissait.

Nous avons longé des ruelles.

Les murs de bâtiments de briques. Culs-de-sac, des hangars. Des immeubles crevés.

Nulle part.

On s'était arrêtés près d'un pont, sur le béton d'un quai. Des docks. À l'entrée d'un tunnel, deux rails s'allongeaient sous la lune.

Des ferries éteints dormaient au bout d'un môle.

Des insectes vibraient sous les barres de néon des réverbères accrochés aux façades. Une rivière large reflétait des fenêtres, dispersant des carrés de lumière, comme des gommettes jaunes sur l'eau noire.

Un endroit de portes, de murs.

De grilles.

Elle était descendue le long d'un escalier de béton planté dans la masse sombre d'un immeuble qui découpait le ciel, la main sur une rampe noire.

Éclairée dans un cercle parfait.

Comme si la vie ou le destin avaient allumé une lampe au-dessus d'elle.

Apparition nivéale.

Elle portait un *áo dàì* de soie blanche, elle était longue, belle, lumineuse.

Quelque chose commençait.

J'avais baissé les yeux.

Nous avons été à l'*Apocalypse*, et quand il n'y avait plus rien eu au fond de nos verres, dans un hôtel, derrière la cathédrale. Des chambres à l'heure. Six dollars à la réception. Une serviette.

Un autre escalier.

Elle s'était déshabillée, son soutien-gorge, la culotte.

Voilà.

En partant, elle m'avait embrassé sur la joue. Les images s'étaient enfoncées en moi.

C'était beau immédiatement, et comparable à rien.
Ça capturerait l'âme.
Un chemin s'entrouvrirait.
Les endroits sans lumière, la chambre, l'argent, les corps.
La morale à terre.

Dans la nuit.

Épicerie et buvette, quelques clients, des tables sur le trottoir, comme une petite scène éclairée dans le noir.

J'étais descendu pour un café, une bouteille d'eau. J'étais resté pour le ballet d'une gamine en pyjama de soie rose, qui traînait des pieds entre les tables, en Lolita fatiguée. Des attitudes de cours de danse, les pupilles larges allumées par l'ombre. Paupières de coquillage.

Elle dessinait, penchée sur la toile cirée verdasse, les mains savantes et souples comme des oiseaux. La nuque courbée, dentelée de mèches noires échappées d'une barrette coquelicot. Les lèvres entrouvertes, appliquée.

Le ciel était d'un noir neuf, sans étoiles.

Elle avait esquivé la main du père, venu s'asseoir près d'elle, qui voulait la prendre par le cou. Haussement d'épaules, volte, une branche flexible qu'on relâche. Des gestes de fumée.

Quelqu'un avait allumé la télé.

Elle s'était installée dans un fauteuil beige, sans pieds ; ses bras enserrant ses jambes ramenées contre elle, le menton posé sur un genou, la tête penchée.

Un fusain.

J'avais retrouvé ma chambre, en haut de l'escalier. Poussiéreuse. J'étais entré sans allumer.

Je m'étais laissé tomber sur le lit, en travers, comme un manteau jeté là. Les yeux au plafond.

Une planche sur la mer.

Si l'on pense que la poussière est en majorité composée de peaux mortes, je dérivais entouré de milliers d'histoires.

Chaque soir, la porte à tambour tournait et m'expédiait disparaître dans la rue — roulette ou barillet. Quelque part dans la ville, une fille venait vers moi.

Un taxi, entre Ekamaï et Patpong, ou ailleurs. Un chauffeur, chemise noire, pas de feux rouges, me laissait à un show, encore une fois, avant que je ne me rende compte que c'était toujours la même chose, et que c'était assez triste.

Quand même une fille. N'importe laquelle, qui m'avait parlé. Qui s'était glissée. Frôlement de mousseline, une main sur ma cuisse. *Très touriste*. Sur la scène, deux filles — peaux et gémissements. Toujours touché. Elles saluaient.

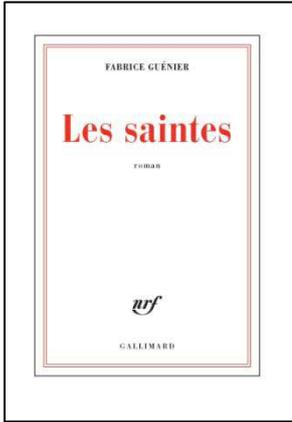
Combien pour la mienne ?

Une remise en haut.

Sur le palier, elle s'inclinait devant un bouddha posé dans une petite niche en hauteur. Un matelas de mousse derrière un mur de cartons. Elle étendait un drap.

Le plancher vibrait, niveau fort. On entendait la musique, les annonces. Sur le parking, des cars manœuvraient.

Après, on parlait des enfants, le sien, la mienne. Une cigarette.



Les saintes Fabrice Guénier

Cette édition électronique du livre
Les saintes de Fabrice Guénier
a été réalisée le 21 février 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070138869 - Numéro d'édition : 245833).

Code Sodis : N53543 - ISBN : 9782072476914

Numéro d'édition : 245835.